

# LE VRAI PETIT-PICPUS DES MISÉRABLES

---

C'est un beau monument à la gloire de Victor Hugo que l'édition de ses *Oeuvres complètes*, dite « édition nationale, » à laquelle travaille depuis si longtemps M. Gustave Simon.

Quand le poète mourut en 1885, laissant une fille, Adèle, qui était folle et qui a vécu jusqu'en 1915, un conseil de famille fut constitué, et pendant quelques années, Édouard Lockroy, Amaury de Lacretelle, M. Trébuchet remplirent tour à tour auprès d'elle les fonctions de tuteurs; ils avaient en même temps mission de gérer la succession, et de signer des traités pour la réimpression des œuvres publiées du vivant de l'auteur. D'autre part, le poète avait désigné trois exécuteurs testamentaires, Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, à qui incomberait le soin de publier les œuvres encore en manuscrit. Lefèvre se déroba presque aussitôt, de même que Vacquerie qu'absorbait la direction politique du *Rappel*. Restait Paul Meurice. Il entreprit l'édition nationale, qui allait rassembler, en fait, toutes les œuvres, connues ou inconnues; mais il mourut en 1905, n'en ayant fait paraître que les trois premiers volumes. Et dès lors, chargé de le remplacer à la fois comme tuteur d'Adèle et comme exécuteur testamentaire, M. Gustave Simon assumait seul toute la charge de l'entreprise. Il y était tout préparé par sa longue liaison avec Victor Hugo et les ouvrages biographiques qu'il lui avait consacrés. Depuis vingt ans, et quoique aujourd'hui il en ait soixante-seize, il est

à sa besogne tous les jours dès cinq heures du matin. Déjà l'édition compte vingt-sept volumes in-8°; il y en aura en tout quarante-trois.

Seront-ils lus du grand public? J'en doute. Le grand public continuera très probablement à ne lire qu'un choix des œuvres de Hugo, que ses œuvres dès maintenant « classiques, » et dans des exemplaires de petit format, légers, maniables, sans notes ni appareil critique. Je ne dis pas du tout qu'il aura tort. On n'est pas des sots parce qu'on admire une fleur sans consulter un traité de botanique, ou qu'on va entendre une belle œuvre musicale sans étudier au préalable la biographie du musicien. Mais il n'est point sot non plus de chercher le pourquoi et le comment des choses, et pour tous les esprits curieux, pour tous les lettrés, l'édition nationale est un trésor, une source de délicates jouissances où ils ne se laisseront pas de puiser.

Chaque tome comprend, outre le texte définitif établi par Hugo lui-même, un long appendice divisé en trois parties.

En premier lieu, *de l'inédit*, de l'inédit à foison, toutes les pages que l'auteur n'avait pas fait imprimer, — soit pour des raisons de librairie, pour ne pas trop grossir le livre, soit par scrupule d'artiste et parce qu'elles pouvaient faire longueur ou hors-d'œuvre, — mais qu'il s'était bien gardé de détruire. Rebut qui recélait bien des richesses. Le tout était de les en extraire et de les classer, et ce n'était pas une petite affaire. Pendant les années d'exil, à Jersey ou à Guernesey, sa production quotidienne était si abondante et si variée qu'il avait lui-même renoncé à s'y reconnaître. Dans un épais dossier étiqueté *Océan*, il jetait pêle-mêle des centaines de feuillets, prose ou vers. Un des principaux soucis de M. Simon et un de ses mérites a été de les trier, et de les recueillir dans l'appendice des ouvrages auxquels la logique voulait qu'ils fussent rattachés. Et ainsi, désormais, aux *Châtiments* s'ajoutent les *Nouveaux Châtiments*; les *Choses vues*, grossies de moitié, embrassent un demi-siècle de vie française, de 1830 à 1882; le *Théâtre en liberté* s'enrichit d'une foule de « Comédies cassées » pittoresques et drôlatiques, de saynètes achevées ou ébauchées; aux *Misérables* se relie une préface philosophique, qui est tout un exposé des idées religieuses de Hugo vers 1860, un chapitre sur le mariage de Tholomyès, cinq sur la politique en 1830, sept sur les prisons, etc., etc.

En second lieu, *les variantes*, les variantes qui chez un tel maître sont les tâtonnements du génie, les formes successives et souvent multiples dont se revêt sa pensée avant de rencontrer l'expression ou l'image à laquelle il s'arrêtera, — tout ce travail de style si instructif et si intéressant. D'autant plus intéressant que la formule dernière à laquelle il s'arrête ne vaut pas toujours celle qui lui était venue la première.

Enfin, *l'historique*, dont l'intérêt n'est pas moindre. M. Simon avait vécu à partir de 1870 dans l'intimité de Hugo, et par tout ce qu'il lui avait entendu raconter, par l'étude aussi de ses manuscrits, des nombreux carnets ou feuilles volantes qui sont comme le journal intime de ses trente ou trente-cinq dernières années, par sa correspondance dont il a publié diverses parties dans les revues, il a pu reconstituer l'histoire de ses œuvres depuis le jour où elles venaient d'être conçues jusqu'à celui où elles étaient mises en vente.

Au total, une édition qui renouvelle l'étude de Hugo ou plutôt qui, pour la première fois, rend cette étude possible. Tous ceux qui, dans ces derniers temps, ont parlé de Hugo, ou réédité de leur côté tel ou tel de ses écrits, tous sont les débiteurs de M. Gustave Simon. Et j'ai plaisir pour ma part à lui témoigner ma vive gratitude. Car c'est lui, c'est son édition qui m'a mis sur la voie d'une petite découverte dont j'avoue que je suis ravi.

\* \* \*

Parmi tant de pages des *Misérables* dont on se souvient toute la vie, celles qui ont trait au Petit-Picpus ne sont pas les moins belles.

Rien de plus bizarre sans doute que la façon dont Hugo nous introduit dans ce couvent de femmes, puisqu'il nous y introduit à la suite d'un ancien forçat. Je ne relève pas les invraisemblances de son récit; elles sont assez apparentes, disons même, si l'on veut, qu'elles sont quelquefois risibles; encore n'aurais-je pas de peine, si je les relevais, à montrer tout ce qui les rachète. Je me borne à rappeler en peu de mots l'essentiel des faits.

Poursuivi par Javert et ses policiers, Valjean, sur qui la société s'acharne, fuit avec Cosette, en pleine nuit, à travers le vieux Paris de 1824. Après avoir parcouru le quartier Mouffe-

tard et les abords du Panthéon, il redescend jusqu'au Jardin des Plantes, franchit le pont d'Austerlitz, tourne à droite, et, au bout de trois cents pas, voit se dresser devant lui une irrégulière et morne bâtisse dont le mur d'enceinte le dérobe un instant aux gens de police. Il réussit à se hisser dans l'angle droit que ce mur fait avec la bâtisse, à hisser Cosette après lui, et quand survient Javert, il est en sûreté déjà de l'autre côté du mur. Où le hasard l'a-t-il conduit? Qu'est-ce que ces ruines au milieu desquelles il se trouve d'abord, cette baraque où il dépose Cosette endormie, ce grand jardin tout blanc de lune, ces lugubres façades aux fenêtres grillées, cette silhouette noire, cette forme humaine étendue à terre, les bras en croix, la corde au cou, dans une salle de rez-de-chaussée faiblement éclairée, ces chants célestes qui s'élèvent et le font tomber à genoux? Soudain, il se voit en présence du vieux Fauchelevent à qui jadis il a sauvé la vie à Montreuil-sur-Mer, et qui le reconnaît en pleurant de joie. Il apprend de lui qu'il est au Petit-Picpus, dans un monastère. Grâce à lui, qui en est le jardinier, il va réussir à rester là en qualité d'aide-jardinier, à y vivre cinq années en compagnie de Cosette, la petite victime à côté de la grande victime, — cinq années de répit dans sa vie de bête traquée, loin de Javert, loin des hommes, tout près de Dieu.

Et peu à peu, à mesure que nous lisons une si étrange histoire, à laquelle, malgré tout, la grande imagination de Hugo et son sens profond de la souffrance humaine prêtent le plus poignant intérêt, la mystérieuse demeure se révèle à nous. Ses portes si bien closes s'entrebâillent. Nous pénétrons dans son parloir, dans le chœur de sa chapelle; nous errons, graves et recueillis, sous ses arcades et ses ombrages. Après le romancier dont les inventions nous faisaient parfois sourire, voici le génial reporter de *Choses vues*, qui sait tout voir et tout peindre, le peintre dont le pouvoir d'évocation est sans égal, qu'il peigne les êtres ou les choses, l'aspect du vieil édifice ou sa vie intime, ses religieuses ou ses petites pensionnaires. Et, après le grand peintre, voici le grand poète, après le tableau réaliste voici la haute et tendre méditation sur le problème de la vie monastique, sur les existences qui s'ensevelissent volontairement dans un cloître et s'y offrent en holocauste, sur la beauté du renoncement, de la prière et de l'expiation pour autrui. Qu'on relise

certains chapitres du livre VII, intitulé *Parenthèse*, ou à la fin du livre suivant le chapitre intitulé *Clôture*, et qu'on me dise s'il y a dans aucune langue rien de plus noble, rien de plus pur :

« Valjean avait sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible, l'innocence qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à leur place; la servitude subie, la torture acceptée, le supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas péché pour en dispenser les âmes qui ont failli; l'amour de l'humanité s'abimant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct et suppliant; de doux êtres faibles ayant la misère de ceux qui sont punis et le sourire de ceux qui sont récompensés.

« Et il se rappelait qu'il avait osé se plaindre !...

« Le soir, au crépuscule, à l'heure où le jardin était désert, on le voyait à genoux au milieu de l'allée qui côtoyait la chapelle, devant la fenêtre où il avait regardé la nuit de son arrivée, tourné vers l'endroit où il savait que la sœur qui faisait la réparation était prosternée et en prière. Il priait, ainsi agenouillé devant cette sœur.

« Il semblait qu'il n'osât s'agenouiller directement devant Dieu...

« Quant à nous, qui ne croyons pas ce que ces femmes croient, mais qui vivons comme elles par la foi, nous n'avons jamais pu considérer sans une espèce de terreur religieuse et tendre, sans une sorte de pitié pleine d'envie, ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui osent vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur de penser qu'elles savent où elle est, aspirant au gouffre et à l'inconnu, l'œil fixé sur l'obscurité immobile, agenouillées, éperdues, stupéfaites, frissonnantes, à demi soulevées à de certaines heures par les souffles profonds de l'immensité. »

Oui, cela est parfaitement beau. Dans ces *Misérables* qui sont un grand cri de pitié, où un nouveau Dante nous fait explorer un nouvel enfer, l'enfer social, le Petit-Picpus apparaît comme une terre d'asile, un coin de paradis, un autre Port-Royal-des-Champs abrité derrière ses murailles et ses

grilles, un séjour de paix et d'innocence où des femmes prient, où gazouillent et rient des enfants. Et il est bien vrai que nous en gardons un ineffaçable souvenir.

N'est-ce donc là qu'un rêve de poète, ou la sainte maison décrite avec un si grand luxe de détails documentaires a-t-elle vraiment existé ?

Que nous croyions à son existence, que des érudits y croient, les faits l'attestent. On va répétant, et il m'est arrivé de répéter sur la foi d'un confrère, que Juliette Drouet et aussi M<sup>me</sup> Ancelot avaient été élevées au Petit-Picpus, et que Victor Hugo tenait d'elles tous ses renseignements. On dit même, — je ne cite pas les noms, parce que nous sommes tous exposés à commettre de ces petites bévues et qu'il est prudent par suite de ne pas nous les reprocher trop malicieusement les uns aux autres, — on dit que M<sup>me</sup> Drouet avait deux tantes au Petit-Picpus. Voilà des preuves...

Plus d'une fois, quant à moi, j'avais souhaité d'en obtenir d'autres et de retrouver le Petit-Picpus ou tout au moins sa trace. Je savais comme tout le monde qu'il y a à Paris, entre le quai de Bercy et le cours de Vincennes, une rue et un boulevard de Picpus; je savais qu'au cimetière Picpus ont été enterrés non seulement André Chénier et les dernières victimes de la Terreur, mais aussi La Fayette. Et à tous ceux qui pouvaient connaître le quartier, à tous ceux qui s'y rattachaient par des impressions d'enfance ou des traditions de famille, j'allais demandant : « Avez-vous vu le Petit-Picpus ? » comme jadis La Fontaine : « Avez-vous lu Baruch ? »

L'hiver dernier, j'avais consulté M. Maurice Dumolin qui, en collaboration avec le marquis de Rochemore, a publié un très bon *Guide à travers le vieux Paris*. Je lui avais soumis l'itinéraire de Valjean et la topographie du Petit-Picpus telle que l'a donnée Hugo : une rue « du Chemin-Vert-Saint-Antoine » qui se partage en deux bras, formant un Y, à gauche la « petite rue Picpus », à droite la « rue Polonceau », toutes deux reliées à leur point de départ par la « ruelle Aumarais » et à leur sommet par la « rue Droit-Mur » (elle-même prolongée à droite par le « cul-de-sac Genrot ») : entre elles, le couvent. Et je rappelais ce qu'ajoute Hugo : « Le Petit-Picpus... est assez clairement indiqué dans le plan de 1727 publié à Paris chez Denis Thierry, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, et à Lyon

chez Jean Girin, rue Mercière, à la Prudence. » Et la réponse était venue, bien déconcertante : point de plan daté 1727 ; Denis Thierry est mort en 1712 ; si Picpus ou « Piquepuce » est un « lieu-dit » bien connu, non point à trois cents pas, mais à deux kilomètres et demi du pont d'Austerlitz, nulle mention sur aucun plan ni dans aucune nomenclature d'un Petit-Picpus, d'une impasse Genrot, de rues Polonceau, Chemin-Vert-Saint-Autoine, ou Droit-Mur. Comment, au surplus, l'espace compris entre les deux branches d'un Y, entre deux rues en éventail dont une autre rue réunit les deux pointes, comment ce triangle aurait-il un quatrième côté, figuré par la ruelle Aumarais?...

J'en étais là, lorsqu'enfin l'idée me vint de recourir à l'édition nationale des *Misérables*, et de lire de près l'appendice du tome II. Quelle humiliation de n'y avoir pas recouru plus tôt, et quelle joie d'y rencontrer, sinon encore l'entière solution du problème, au moins certaines indications qui allaient m'aider à le résoudre !

Car ici des notes de Hugo lui-même sont reproduites. Il les a rédigées au moment où, en vue de l'impression, il remaniait son texte primitif, celui de 1847, antérieur de quinze ans à la publication de l'ouvrage.

Première note, en marge du Livre VI.

« Conserver le manuscrit tel qu'il est, et dans le cas où, vu le régime actuel (1860), je jugerais nécessaire de dépayser le couvent, ne faire cette altération que sur la copie. (En cas de dépaysement, transférer le couvent rue de Lourcine ou rue de l'Arbalète.) »

Seconde note :

« Le lieu, fort respectable d'ailleurs, où les aventures de ce livre vont pénétrer, existait réellement dans Paris à l'époque où se passent les faits que nous racontons, mais pour des raisons que l'auteur aura peut-être l'occasion d'expliquer plus tard, il convient, en cette année 1861 où nous sommes, que la réalité soit voilée. »

Troisième note, du 25 janvier 1862 :

« Aujourd'hui, vu le régime et les tracasseries possibles, j'ai dû dépayser le couvent, en changer le nom et le transporter imaginairement quartier Saint-Antoine. »

Un point était acquis : il n'y avait plus à retenir le nom de

Petit-Picpus. Restait à découvrir le véritable lieu de la scène, le couvent authentique et « fort respectable » qu'il s'était plu à décrire, disait une autre note, « dans sa réalité absolue ». Une page du premier texte, également citée dans l'*Appendice*, semblait m'inviter à le chercher quelque part entre le Panthéon et le Val-de-Grâce. Mais les couvents pullulaient dans tout ce quartier, il y a cent ans. Duquel s'agissait-il ? Était-ce le couvent des Dames Saint-Michel, situé d'abord vers le bas de la rue Lhomond, ensuite tout en haut de la même rue au coin de la rue Saint-Jacques, à l'endroit qu'avait occupé longtemps le couvent de la Visitation, et qu'occupe à présent l'Institut du radium ? L'éditeur reproduisait une autre page de 1847 qui, en effet, se rapportait à ce couvent-là ; et un peu plus loin, dans son historique des *Misérables*, faisant allusion aux renseignements que M<sup>me</sup> Drouet avait pu procurer à Hugo, il ajoutait qu'elle avait été pensionnaire chez les Dames de Sainte-Madeleine, à qui les Dames Saint-Michel donnaient provisoirement l'hospitalité « dans une petite maison bâtie au bout de leur jardin... » Mais j'avais beau feuilleter de gros livres d'archéologie parisienne ou d'histoire ecclésiastique et passer de Lebeuf à Cocheris, je n'y rencontrais aucune communauté de « Dames de Sainte-Madeleine » ; et j'y apprenais, en revanche, que les Dames Saint-Michel dirigeaient une maison de filles repenties. Quel pensionnat de jeunes filles aurait jamais pu être annexé à un pénitencier de ce genre ?

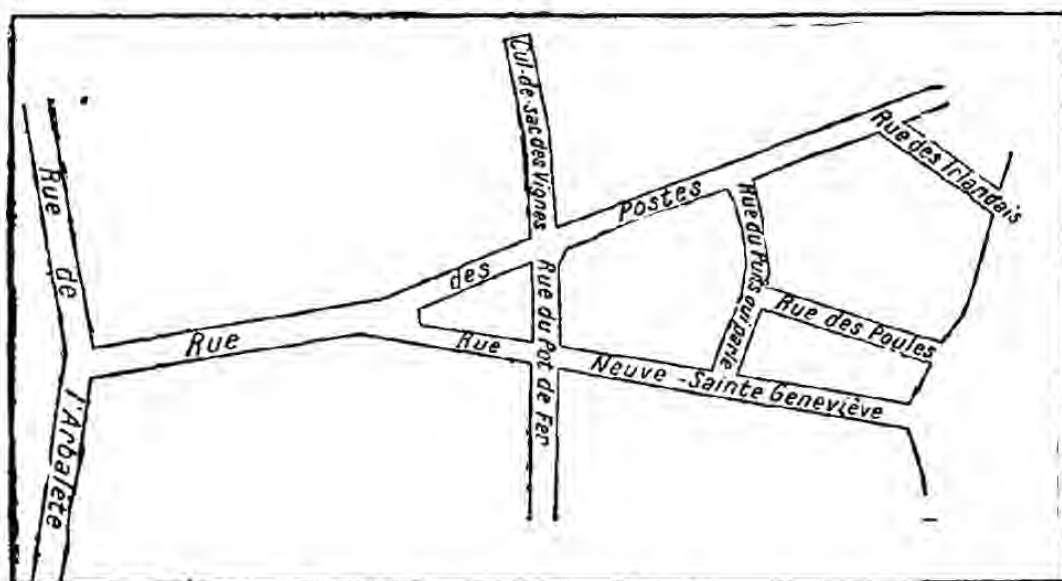
De guerre lasse, j'allai voir M. Gustave Simon. « J'ai recueilli dans mon édition, me dit-il, les propos de M<sup>me</sup> Drouet ; mais je sais qu'il ne faut pas trop s'y fier. Elle racontait sa vie à sa manière et comme il lui passait par la tête. Voyez plutôt le manuscrit. Si j'en ai reproduit le plus qu'il m'était possible, je n'en ai pu tout reproduire, et peut-être y trouverez-vous ce que vous cherchez. »

Oh ! les heures délicieuses passées à la Bibliothèque de la rue Richelieu, penché sur les trois lourds volumes, aussi grands, aussi gros que des antiphonaires, les trois volumes magnifiquement reliés de drap rouge, dont les deux premiers contiennent le texte de l'œuvre, avec ses rédactions successives, ses additions marginales, ses annotations d'époques diverses, ses ratures et ses surcharges, tandis que, dans le dernier, celui du *Reliquat*, s'entassent une multitude de débris, d'ébauches,



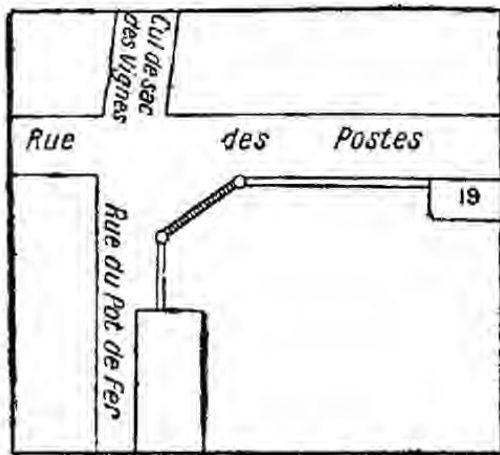
de coupures de journaux, de documents rassemblés et classés ! En tournant les feuillets, montés sur onglets, et où ont été si soigneusement collés les plus menus fragments, on croit assister à l'enfantement de l'œuvre. Et n'est-ce pas chose émouvante de voir que les plus belles scènes, celle, par exemple, de la rencontre entre Myriel et Valjean (que Hugo avait d'abord nommé *Tréjean*), ont comme jailli du puissant cerveau toutes vivantes, que les sublimes répliques de Myriel ont été écrites de premier jet ? Mais, au début, je ne me donnai pas le voluptueux plaisir de flâner ainsi à travers l'œuvre entière. Je ne m'attachai qu'aux livres de la *II<sup>e</sup> Partie* qui pouvaient recéler le mot de l'énigme. Et bien vite l'énigme se trouva résolue, ce fut la certitude, l'évidence...

Un ancien plan de Paris, dont je découpe un fragment, va rendre les choses très claires.



Reportons-nous au texte de 1847. Valjean sort de la rue de l'Arbalète pour entrer dans la rue des Postes ; il la suit jusqu'au point où elle forme un authentique Y avec la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et il arrive au coin de la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel. Mais, à l'autre coin, sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, le clair de lune lui montre un policier qui le guette. Il pousse plus avant dans la rue des Postes, plus loin que la « haute et triste porte monumentale des Spiritains », jusqu'à la rue du Puits-qui-parle : « Là aussi, au coin opposé de la rue, il y avait une statue noire qui attendait. » Que faire ? Il prévoit que Javert est allé chercher main-forte au corps de garde du

Panthéon et va revenir, revient déjà peut-être par la rue des Irlandais, pour lui barrer le chemin. Il retourne sur ses pas et aperçoit, à l'entrée de la rue des Postes, une troisième « figure muette » qui fait sentinelle. Sa retraite est coupée, il est cerné. Près de lui, il est vrai, s'ouvre une autre rue, qui est comme le prolongement de la rue du Pot-de-fer, mais ce n'est qu'une impasse, le cul-de-sac des Vignes. Alors, éperdu, désespéré, il interroge des yeux les murailles qui l'entourent, d'abord la bâtisse sombre qui borde un côté de la rue du Pot-de-fer, et qu'il essaie vainement d'escalader en s'aidant de vieux tuyaux de plomb à demi descellés ; ensuite, l'angle obtus, le « pan coupé » que forme le mur à la jonction de cette rue et de la rue des Postes, et que représente un dessin à la plume tracé par Hugo lui-même, en marge de son manuscrit. J'y ajoute, pour plus de clarté, les noms de rues.



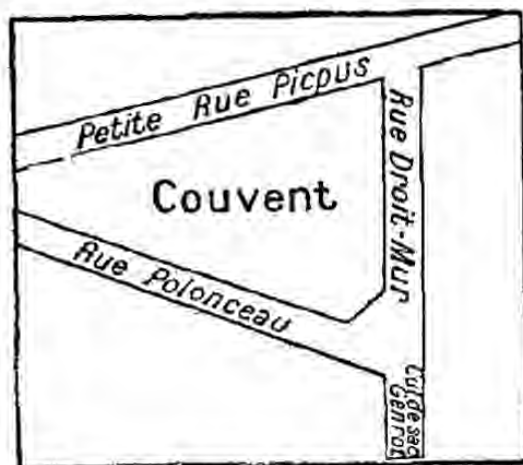
Le pan coupé », le mur se prolonge d'une part sur la rue des Postes « jusqu'à une maison qui porte le numéro 19 », et d'autre part sur la rue du Pot-de-fer, « où son tronçon est beaucoup plus court », « jusqu'au bâtiment sombre dont nous avons parlé et dont elle coupe le pignon ». Là est « l'angle rentrant » par où Valjean parvient à grimper, pour redescendre aussitôt dans le jardin du couvent.

Si l'on compare ce récit à celui du livre, on verra que ce dernier est assez différent et beaucoup plus difficile à suivre ; il faut même s'aider du premier pour bien comprendre le second. Dans le second, Hugo a en quelque sorte renversé l'image, et en la retournant de droite à gauche. Il a placé le couvent non plus au-dessus, mais au-dessous de la rue Droit-Mur qui se substitue à la rue du Pot-de-fer, et le pan coupé

Le pan coupé est « entièrement rempli par une chose qui ressemble à une porte », mais qui est une porte « condamnée en dedans et en dehors » ; une autre porte, toute proche, n'est qu'un parement de bois pourri derrière lequel s'entrevoit le mur : nul moyen de s'insinuer par là. Mais, « à partir des deux angles du pan

non plus à l'angle inférieur gauche de ce couvent, mais à l'angle supérieur droit, si bien que la rue Polonceau, où est Valjean, se trouve correspondre à la rue des Postes, la petite rue de Picpus à la rue Neuve-Sainte-Genève, et que le cul-de-sac n'est plus à gauche, mais à droite de l'image :

Rien d'obscur dans la version première, et rien de fictif, — à part, bien entendu, les péripéties de l'escalade, cette façon de grimper dans un angle de mur « par la seule force musculaire, en s'appuyant de la nuque, des épaules, des hanches et des genoux », à part aussi la tactique de Javert, qui, pou-



vant rattraper Valjean et la fillette en trois enjambées, multiplie si ingénieusement les précautions et les ruses qu'il leur laisse tout le temps de s'évaporer dans la nuit. Qu'on aille aujourd'hui explorer la rue Lhomond (*ex-rue des Postes*), la rue Tournefort (*ex-rue-Neuve-Sainte-Genève*), et les petites rues transversales qui, selon le mot de Hugo, « les rattachent l'une à l'autre à peu près comme les échelons réunissent les deux montants d'une échelle » : tout ce quartier, si propre à solliciter l'esprit d'un romancier ou d'un poète, et où l'auteur du *Père Goriot* a trouvé sa pension Vauquer de même que Hugo son Petit-Picpus, tout ce morceau du vieux Paris demeure presque intact. Il a toujours l'aspect qui frappait Hugo, « l'aspect monacal d'une ville espagnole ». Et je crois bien deviner pourquoi, après avoir un moment songé au couvent des Dames Saint-Michel, il en a ensuite choisi un autre et précisément dans le lieu que je viens de délimiter. Ce n'est pas seulement parce que chez elles il ne pouvait placer le pensionnat où va être élevée Cosette ; c'est aussi parce qu'il ne rencontrait pas aux abords de leur maison le « pan coupé » qui soustrait Valjean aux regards des policiers et « l'angle rentrant » par où il se hisse ; et c'est surtout parce que leur maison attenait à d'autres maisons, c'est qu'elle n'était pas cette espèce d'îlot ou de forteresse en dehors de la vie, que quatre rues entourent « comme ferait un fossé », et où Valjean

va vivre aussi séparé du monde que Robinson dans son île.

A l'endroit qu'il a choisi, tout, de nos jours encore, n'est que « muraille et solitude ». Le séminaire des Spiritains est là, dressant sa façade qu'en prolongent, et indéfiniment, d'autres non moins sévères. Les choses ont très peu changé. La rue du Puits-qui-parle s'appelle maintenant rue Amyot, la rue des Poules est devenue la rue Laromiguière et le cul-de-sac des Vignes la rue Rataud; mais la rue de l'Arbalète, la rue du Pot-de-fer et celle des Irlandais ont gardé leurs noms. Parcourez le même chemin que Valjean; laissez la rue de l'Arbalète pour vous engager dans la rue Lhomond, et si vous êtes de ceux qu'émeut la voix des poètes, de ceux qu'obsède le souvenir de leurs récits, vous frémirez comme moi de surprise et de plaisir en apercevant bientôt à votre droite le pan coupé avec ses vieilles portes, l'angle rentrant, et le tragique bâtiment aux fenêtres grillées.

Est-ce bien le couvent tant cherché? Est-ce enfin le Petit-Picpus?...

\* \* \*

C'est lui, sans aucun doute possible.

Je reprends le manuscrit. De nouveau je déchiffre sur la feuille de papier bleu pâle l'écriture toute petite, mais très nette, qui était celle de Hugo aux environs de sa quarante-cinquième année.

« Rien ne ressemble plus à la première porte-cochère venue que la porte-cochère du numéro 12 de la rue Neuve-Sainte-Geneviève... »

« Ce couvent qui existe depuis de longues années déjà rue Neuve-Sainte-Geneviève est une communauté de Bénédictines... »

« Il emplissait presque entièrement le vaste trapèze qui résulte des intersections de la rue des Postes, de la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel, de la rue Neuve-Sainte-Geneviève et de la rue du Puits-qui-parle... »

« Après la règle des Carmélites, lesquelles vont pieds nus, portent une pièce d'osier sur la gorge et ne s'asseyent jamais, la règle la plus dure est celle des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement... »

Il n'est pas question ici, on le voit, de je ne sais quelles

« Bernardines-Bénédictines de l'obédience de Martin Verga », dont Hugo peuple le Petit-Picpus du texte imprimé, et malgré les doctes références, le grand étalage d'érudition dont il nous éblouit, elles sont, je pense, de son invention. Il voulait, il le dit dans une lettre à son éditeur Lacroix, qu'aucune communauté ne pût se reconnaître et se croire directement visée dans son livre. Mais il ne suffisait pas pour cela de dépayser le couvent; le dépaysement même avait son danger, puisque au numéro 1 de la rue de Picpus (numéro 35 aujourd'hui), il existait — et il existe encore — des « Dames de l'Adoration perpétuelle », dont l'ordre avait été fondé en 1800 à Poitiers, et qui tenaient un pensionnat de jeunes filles. Pour éviter une confusion, pour ôter aux communautés « tout prétexte aux criaileries » et au gouvernement de Napoléon III toute occasion de « tracasserie », en 1862, Hugo a donc fondé un ordre, lui aussi, l'ordre des « Bernardines-Bénédictines ».

Il n'avait point, toutefois, inventé les Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève ou Dames du Saint-Sacrement dont il parlait dans le manuscrit de 1847, dont il reparle même incidemment et à plusieurs reprises dans le livre. Elles appartenaient à la même congrégation que les religieuses du Temple, qui, depuis 1848, sont établies 20 rue Monsieur. Celles-ci, à vrai dire, sont moins ignorées que leurs sœurs de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. A la fin du siècle dernier, des amateurs de musique sacrée ou simplement des rêveurs venaient volontiers, — il en vient encore, — les entendre chanter les offices selon le pur rite grégorien, derrière les grilles du chœur, et c'était un charme; il est vrai, que le chant de ces chanteuses presque invisibles. Charme auquel se sont pris et Huysmans et M. Paul Bourget; ils aimaient à parler d'elles, et par eux elles étaient connues de beaucoup d'entre nous.

Les Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève ont été plus près encore de cette gloire humaine qu'elles recherchaient si peu, à laquelle même elles faisaient tout pour échapper; et certes, aucun couvent de femmes, excepté Port-Royal, ne serait aussi célèbre ni ne nous serait aussi cher que le leur, si, en le décrivant dans les *Misérables*, Hugo lui eût conservé son nom.

Du moins n'en a-t-il changé que le nom et l'emplacement.

Il l'a décrit avec émotion, avec respect, et, en 1847, avec une parfaite bonne foi, « dans la réalité absolue ». Les addi-

tions souvent considérables de 1862 ont un peu déformé l'image. C'est alors qu'il invente l'extravagante histoire du faux ensevelissement, la sortie de Valjean dans un cercueil, et, au cours du dialogue qui s'engage à ce propos entre Fauchelevent et la prieure, tout est fâcheusement poussé à la caricature. Il n'ose plus s'abandonner entièrement à son émotion; ses idées se sont sensiblement modifiées; il marque des restrictions; dans le chapitre *Clôture*, dans le magnifique hommage à celles qui se sacrifient pour les autres, il se renie un peu lui-même en ajoutant au premier texte : « Ici toute théorie personnelle est réservée, nous ne sommes que narrateur, c'est au point de vue de Jean Valjean que nous nous plaçons, et nous traduisons ses impressions. » Le premier texte a été écrit dans un élan d'admiration sans réserve, et Hugo n'y a d'autre souci que d'être vrai.

Non seulement il sait tout ce qui se peut savoir par les livres sur les origines de l'institut et la vie de sa fondatrice, Catherine de Bard, ou sur l'histoire du vieux logis qui était avant la Révolution celui de Dames de Sainte-Aure; non seulement il a vu tout ce qu'il pouvait voir, les dehors, l'aspect extérieur des choses, — et pour un voyant tel que lui qui comprend si bien le langage des choses, n'est-ce pas beaucoup déjà? — mais même ce que les yeux d'aucun homme n'ont vu ni ne verront, les dedans d'un cloître, la vie intérieure, oui, cela même il a réussi à le voir, sinon avec ses yeux, du moins avec ceux d'une bien intelligente collaboratrice, très au courant de ce dont elle parlait, et à laquelle il est fait plusieurs fois allusion dans *les Misérables*. Elle lui a fait franchir en esprit la clôture; elle l'a documenté si minutieusement, si finement, qu'elle lui a permis de dire « des choses que les raconteurs n'ont jamais vues et par conséquent jamais dites », et, avec les notes ou croquis qu'elle lui fournissait, son génie a su faire aisément de la vie et de la beauté.

Dans le troisième volume du manuscrit, dans *le Reliquat*, tout à la fin, — après des documents sur le bague et sur l'argot des prisons, — se cache, pourrait-on dire, une liasse de feuillets dont la couverture porte ce seul mot : *Couvents*. L'écriture est d'une femme, écriture allongée, trop élégante et trop correcte, je crois, pour être celle de M<sup>me</sup> Drouet. Je ne connais de ses lettres que celles qui ont été publiées et où elle appelle Victor

Hugo « mon Toto ». Cela ne m'a pas donné grand envie de lire les autres, qui sont, dit-on, au nombre de six ou sept mille. Mais je sais par M. Simon qu'elle écrivait mal, au propre comme au figuré. Il en est autrement de celle qui en 1847 a travaillé pour Hugo, et dont le nom, au surplus, importe peu. L'intérêt est de savoir ce qu'elle lui apportait et ce qu'il en a fait.

La première des notes fournies par elle est une feuille simple, écrite des deux côtés; elle a trait au couvent du Temple dont j'ai marqué la parenté avec celui de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et dont il a dit quelques mots dans le livre, dans la description du Petit-Picpus. — Là comme sur les feuillets suivants, la plume d'oie dont Hugo se sert toujours pour écrire a marqué d'un trait fortement appuyé, en forme d'accolade ou d'encadrement, de barre en diagonale ou de tire-bouchon, les passages qu'il venait d'utiliser ou sur lesquels il se proposait de revenir. Je les transcris en notant à la fin de chaque passage le chapitre des *Misérables* (*Deuxième partie, livre VI*), qui en est la reproduction presque littérale ou l'interprétation.

« Le parloir des élèves et de la supérieure est un salon d'environ quinze pieds de long sur douze de large... Le salon où sont admis les étrangers... est parqueté, éclairé sur la cour par des fenêtres avec des petits rideaux de mousseline blanche. Aux murailles sont accrochés des cadres contenant des œuvres d'élèves de la maison; la plupart sont des bouquets; cependant, à gauche en entrant, est un portrait à l'huile, très mauvais et décelant une main novice, qui représente, je crois, la prieure actuelle, la mère Présentation. Elle est en costume de Bénédictine sévère, mais le voile relevé, chose qu'elle ne se permet, je pense, qu'en peinture. Une tête de Christ sur le saint suaire, une tête de turc au crayon noir, une biche et son petit en lavis, un moulin à l'huile, un très beau tableau d'écriture, complètent le musée du couvent, ce qui n'est pas fait pour donner une bien haute idée de la façon dont les arts sont cultivés sous grille » (X).

« Les élèves sont reçues au couvent du Temple depuis l'âge de sept ans. Elles ne sortent presque pas dans l'intervalle des vacances. Elles n'ont, dans le reste de l'année, que deux jours au premier de l'an et trois à Pâques. Elles ne peuvent voir

leurs parents le reste du temps qu'au parloir et à travers la grille; leur mère elle-même n'obtient pas de les embrasser, et la sévérité est telle sur ce point qu'étant allée à l'âge de trois ans voir ma tante, alors pensionnaire au Saint-Sacrement, je me mis à pleurer pour l'embrasser; elle demanda qu'il me fût permis de passer ma main à travers les barreaux afin qu'elle la baisât, — et cette petite douceur lui fut absolument refusée » (III).

« L'uniforme est bleu en tout temps, coton, laine ou soie suivant la saison ou le jour » (III).

La feuille qui suit, sans lien avec la précédente, montre que l'inconnue est allée rue Neuve-Sainte-Geneviève causer avec la prieure, probablement à la requête de Hugo. L'entretien n'est pas daté; il doit être de 1847, de l'année où l'écrivain se mettait à l'œuvre. Il est exact qu'à ce moment, et pour les raisons que donne la prieure, le pensionnat, très prospère sous la Restauration, n'existait plus.

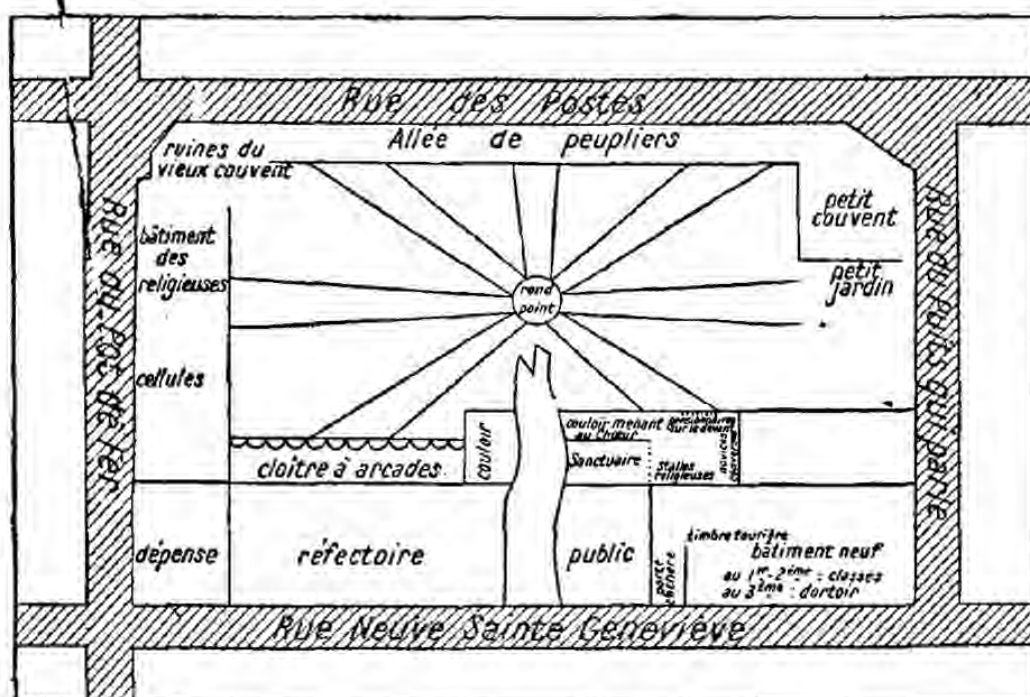
« La supérieure actuelle se nommait dans le monde Louise de Saint-Martin; c'est une femme maigre, de trente-cinq à quarante ans. Je n'ai vu de son visage que sa bouche qui est assez jolie, mais meublée de dents jaunes, par manque de soins probablement » (II).

« Nous ne pouvons plus nous occuper de l'éducation des jeunes filles, me dit-elle. Nous ne sommes plus assez nombreuses. Nous avons eu le malheur de perdre un grand nombre de nos religieuses depuis quelques années; la plupart étaient âgées; cependant il vient de nous en mourir deux toutes jeunes, de la poitrine; l'une avait vingt-cinq ans, l'autre vingt-deux. Notre ordre est d'une telle sévérité qu'il effraie beaucoup de jeunes filles, et nous ne nous recrutons pas; à peine avons-nous encore quelques novices pour être sœurs converses, mais très rarement nous avons des professions pour les religieuses de chœur. Cela est triste pour celles qui en sont témoins; dans cette maison où nous avons été cent, nous ne sommes plus que vingt-huit, et, à mesure que notre nombre diminue, le service de chacune devient plus pénible. C'est cet amoindrissement de notre maison qui nous a fait renoncer à nous livrer à l'éducation » (XI).



Des autres feuillets tout est à citer, puisque Victor Hugo n'en a rien laissé perdre, et j'aurai soin de ne pas omettre certaines additions ou corrections qui sont de lui.

D'abord, un plan du couvent et du jardin, tracé d'une main hâtive, mais où tout est bien à sa place et parle clairement aux yeux, — sauf, en bas, l'espèce de large passage sinueux, terminé en pointe irrégulière ; aucune suscription n'en détermine la nature, et dans l'état réel des lieux je ne vois pas trop à quoi il peut répondre.



« L'allée de peupliers formant le fond du jardin était beaucoup plus basse que le niveau de la rue des Postes qui se trouve en terrasse de l'autre côté du mur. Des groseilliers bordaient toutes les allées qui venaient se rencontrer en rond-point au milieu du jardin, rond-point qui n'avait pas plus de dix pas de diamètre, et au milieu duquel s'élevait un grand et bel arbre, probablement un marronnier (VIII). *En face, couvent des Spiritains, ajoute Victor Hugo.*

« Le bâtiment appelé par les religieuses petit couvent était l'habitation d'une douzaine de vieilles religieuses de tous ordres, auxquelles le gouvernement faisait une petite pension, et que les Dames du Saint-Sacrement avaient reçues avec empressement. Elles étaient toutes fort âgées. Il s'en trouvait une venant de l'abbaye de Fontevault, une autre du couvent de Sainte-

Aure : celle-ci possédait une poupée vêtue du magnifique costume des Dames de Sainte-Aure (une robe blanche avec le scapulaire écarlate) qui faisait l'admiration des pensionnaires. Au nombre de ces vieilles religieuses étaient la mère Sainte-Basile, la mère Sainte-Scolastique, la mère Jacob (VI).

« De 1829 à 1833, la prieure des Dames du Saint-Sacrement était M<sup>me</sup> de Bèze (mère Sainte-Marie), femme d'une soixantaine d'années, courte, grosse, trapue, chantant comme un pot fêlé, du reste excellente, gaie, et adorée de tout le couvent.

« La sous-prieure était une vieille femme presque aveugle, mère Sainte-Basile.

« Au nombre des mères étaient :

« Mères Sainte-Honorine, trésorière; Sainte-Mélanie, tourtere (très grosse); Sainte-Mechtilde (1) (M<sup>lle</sup> Garçon), toute jeune, très laide, grosse, ayant une admirable voix.

« Mères de Sainte-Chantal (M<sup>lle</sup> de Marion), devenue folle; Sainte-Céline (sœur de Caillé, l'orfèvre), devenue folle; des Anges (M<sup>lle</sup> Dieudé), ayant été au couvent des Filles-Dieu et à celui du Trésor entre Gisors et Magny; Saint-Joseph (M<sup>lle</sup> de Leuchtenbergen); la Providence (M<sup>lle</sup> de Quelen); Compassion (M<sup>lle</sup> de Torcy), reçue à soixante ans malgré la règle, très riche; Présentation (M<sup>lle</sup> de Saint-Séverin); Annonciation, à la sacristie; Sainte-Adélaïde (M<sup>lle</sup> de Lassu » (VII).

Une remarque. Dans le premier manuscrit, Hugo avait fidèlement copié tous ces noms sans y rien changer. Dans le livre, où la réalité est partout voilée, il leur en substitue d'autres : « ... Mère Sainte-Mechtilde (M<sup>lle</sup> Gauvain), mère des Anges (M<sup>lle</sup> Drouet), mère Saint-Joseph (M<sup>lle</sup> de Cogolludo), mère Sainte-Adélaïde (M<sup>lle</sup> d'Auverney) », etc. Et c'est là-dessus que les anecdotiers, sachant bien que la grande amie du poète s'est fait tour à tour appeler M<sup>lle</sup> Gauvain et M<sup>me</sup> Drouet, se fondent pour nous parler en termes respectueux des deux « tantes » qu'elle avait au Petit-Picpus, « mère des Anges et mère Sainte-Mechtilde ». Ils ne pouvaient, je l'avoue, deviner les noms authentiques auxquels Hugo s'était fait un jeu de substituer ceux de sa chère Juliette, mais oublièrent-ils que son père le général était comte de Cogolludo et que Léopold d'Auverney est un des principaux personnages de *Bug Jargal*? Il y avait là

(1) La vraie orthographe est Mechtilde.

pourtant, ce me semble, de quoi les mettre un peu en défiance.

« On ne reçoit point de veuves dans l'ordre (III).

« Mères Assomption (M<sup>l</sup><sup>le</sup> Roze), de l'île Bourbon, très jolie, vingt-trois ans; Sainte-Gertrude, maîtresse des novices; Saint-Ange, *idem*; Saint-Augustin, infirmière, méchante; Miséricorde (M<sup>l</sup><sup>le</sup> de Bléchamps), rentrée dans le monde pour sa santé.

« Sœurs converses : Sainte-Euphrasie; la Providence; Saint-Michel (long nez); Sainte-Margarita; Sainte-Marthe, en enfance » (VII).

« Vers cette époque, il y avait au couvent une soixantaine de religieuses et dix ou douze élèves, au nombre desquelles :

« M<sup>l</sup><sup>les</sup> Gabrielle Glaisot, fille du notaire; Zoé de Saint-Aulaire; Sophie de Lacour; Maria Lefranc; Fanny de Posson; Talbot, anglaise; Hyacinthe d'Orémieulse; Blondel; Briant, fille de l'architecte; *de Belissen (nom ajouté par Hugo)* (III).

« Aucun homme n'entraît dans l'intérieur même du couvent. Les deux seuls hommes que vissent les pensionnaires étaient M. Anciot (*Victor Hugo écrit au-dessus : Ansiaux*), le maître de dessin, vieux, affreux, bossu, et M. Durand l'aumônier, vieux et laid aussi, et qu'elles ne voyaient qu'au chœur à travers une grille (VII).

« Un timbre placé près de la tourière appelait les différentes religieuses par une façon de sonner particulière. Une avait *trois et deux*, une autre *quatre et six*, etc... ; *six et cinq*, c'était les classes, et les pensionnaires appelaient même de là la classe : *six et cinq* » (VII).

« Les pensionnaires étaient très bien traitées et nourries. Elles avaient une bonne cuisine, en hiver du feu partout, et des soins de tout genre.

« Les religieuses, fort sévères pour elles-mêmes, étaient très douces pour les enfants. Cependant, lorsque les petites filles en rencontraient quelqu'une par les cloîtres et lui adressaient la parole, elles n'obtenaient point de réponse habituellement, le silence étant une des règles de l'ordre » (VII).

« Les religieuses tiennent souvent des chapitres dans lesquels chacune, à genoux, s'accuse hautement de ses péchés; ceci est pour les choses un peu graves; pour les fautes vénielles, elles font ce qu'elles appellent leur coulpe, c'est-à-dire qu'elles se prosternent à plat ventre devant la prieure durant l'office, jusqu'à ce que celle-ci, par un petit coup frappé sur le bois de

sa stalle, les avertisse qu'elles peuvent se relever. On fait sa coulpe pour très peu de chose; un verre brisé, un voile déchiré, une fausse note à l'église, quelques secondes de retard involontaire en arrivant à l'office sont des motifs suffisants. Une des mères chantres (il y en a quatre, les jours de fête et les dimanches, placées devant un grand pupitre à quatre faces, psalmodiant les offices), ayant entonné un psaume, qui commençait par *Ecce*, par ces notes dites à haute voix : « Ut, si, sol », fit pour cette *coupable* distraction une coulpe fort prolongée. Ce qui aggravait sa faute, c'est que le chapitre avait ri » (II).

« Lorsqu'on frappe à une porte, au couvent, on doit dire : « Loué soit et adoré le Très Saint-Sacrement de l'autel » ; la personne qui est dans la chambre, au lieu de dire : « Entrez », dit : « A jamais » (II).

« A la Sainte-Marthe, on habillait toutes les petites pensionnaires en religieuses afin de leur donner quelque avant-goût du saint habit. Cela les amusait, tout simplement, — et comme elles en firent un jeu, on cessa de leur mettre le grand habit, et celui de novice leur fut seul permis (III).

« Les novices portent le costume de l'ordre tout blanc, ce qui est fort gracieux » (II).

« On est au moins deux ans postulante, souvent quatre, et quatre ans novice. Il est rare que les vœux définitifs soient prononcés avant vingt-trois ou vingt-quatre ans » (III).

« Les Dames du Saint-Sacrement se soumettent à beaucoup de macérations dont elles ne doivent jamais parler, mais il est certain qu'elles se donnent la discipline assez fréquemment » (II).

« En 1820 ou 21, M<sup>me</sup> de Genlis obtint, à la recommandation de la famille d'Orléans, d'être reçue dame en chambre au couvent. Cela exigea beaucoup de négociations. Ses livres lui étaient un très mauvais passeport. Mais on fit valoir qu'elle déplorait de les avoir écrits et qu'elle était d'une dévotion mystique. Elle entra, et ne resta que six ou huit mois. Elle dit pour s'en aller que le jardin n'avait pas assez d'ombre. Les religieuses furent ravies de ne plus l'avoir. Quoique extrêmement âgée à cette époque, elle jouait encore agréablement de la harpe » (VI).

« La planche d'une stalle d'église, sur laquelle on s'assoit et qu'on relève à volonté, se nomme la *miséricorde* d'une stalle » (VI).

« Les religieuses adorent le Saint-Sacrement douze heures de suite à tour de rôle. Elles sont à genoux, la corde au cou, et ne peuvent cesser d'être à genoux que pour se mettre à plat ventre. On appelle cela *faire réparation*; mais comme c'est devant un poteau de bois surmonté d'un cierge qu'elles restent ainsi, les pensionnaires nommaient cela « être au poteau », et même les religieuses aussi » (II).

A cet endroit des notes, une moitié de feuille manque.

« ... M<sup>me</sup> de Beaufort d'Hautpoul » (VI).

« *Quatre et quatre* était le timbre de M<sup>me</sup> de Genlis, et sonnait très souvent; dix-neuf coups, c'était pour ouvrir la porte de clôture » (VII).

« A chaque heure du jour, trois coups sonnaient à la cloche de l'église, et tout le monde devait dire : « Loué soit et adoré le Très Saint-Sacrement de l'autel. »

« A l'Enfant-Jésus, il existe la même coutume. Seulement on dit : « A cinq heures et à toute heure, que l'amour de Jésus enflamme mon cœur. » « A dix heures et à toute heure... » etc. (II).

« Dames pensionnaires :

« Marquise de Fresne.

« Une vieille dame surnommée Vacarmini par les élèves, à cause du bruit-affreux qu'elle faisait en se mouchant.

« M<sup>lle</sup> Dupil, fille du marquis Dupil, élève en chambre, avec une institutrice M<sup>me</sup> de la Toison.

« M<sup>me</sup> Huré, très grosse.

« M<sup>me</sup> Albertine, dont on ne sut pas d'autre nom, mystérieuse personne de trente à trente-cinq ans, belle, à moitié folle, traitée avec les plus grands égards par... » (*la feuille est coupée et la suite manque*) (V et VI).

« La porte cochère ouvre sur une petite cour recouverte par un châssis vitré. A gauche, deux portes, la première communiquant à un grand corridor blanchi à la chaux, l'autre ouvrant sur un vestibule au fond duquel est un grand escalier. A droite est la loge du portier, consistant en une vaste chambre éclairée sur la rue » (I).

« La petite cour vitrée, qui, à vrai dire, n'est que l'allée de la porte cochère, conduit à une cour assez vaste bornée à gauche

par une construction en planches auprès de laquelle est un puits, à droite par un mur couvert de vigne; au fond est le mur du jardin du couvent, également couvert de vigne, au-dessus duquel on aperçoit les têtes de grands arbres. Une seule petite porte communiquant avec le couvent est dans l'angle à droite au fond de la cour » (I).

« Auprès de la loge du portier est un petit vestibule où donne un escalier fort étroit, resserré entre deux murs badigeonnés en jaune clair avec soubassement chocolat. La rampe est une barre de fer ronde appliquée contre la muraille. Ce petit escalier, si étroit qu'une seule personne y peut passer à la fois, a deux paliers formant un étage; il est très clair, le jour vient par deux fenêtres percées au-dessus de la cage vitrée qui touche la porte cochère. Au bout de l'escalier, on trouve un corridor assez long, faisant un coude et toujours badigeonné; il aboutit à une petite pièce de six pieds carrés environ, carrelée et lavée, tendue d'un papier nankin à fleurettes vertes (papier fort commun). En face de la porte, il existe dans le mur une ouverture pouvant avoir dix-huit pouces de diamètre, devant laquelle est scellée une grille de fer à barreaux entrecroisés dont les carreaux n'ont pas plus d'un pouce et demi d'ouverture. Derrière la grille est une plaque de fer blanc, piquée de petits trous plus petits que ceux d'une écumoire. Au-dessous de la grille est une ouverture tout à fait semblable à la bouche d'une boîte aux lettres, destinée à laisser passer la voix; car derrière la grille est la tourière qui ne doit ni voir ni être vue. On l'avertit que quelqu'un désire lui parler en tirant un ruban de fil placé à droite de la grille et correspondant à une sonnette » (I).

« La petite pièce tapissée de papier nankin, étant encore dans le monde, prend jour sur la rue par une fenêtre à petits carreaux et non grillée. La fenêtre, qui tient toute la largeur de la pièce, est à gauche de la porte d'entrée; à droite est une porte vitrée, surmontée d'un châssis également vitré. Cette porte, peinte en gris comme la fenêtre, donne entrée dans un petit espace assez semblable à une loge de spectacle. On y voit deux vieilles chaises et un paillason qui perd sa paille. On y est comme dans une loge grillée dont la grille serait levée, — excepté que la grille que l'on a devant soi est énorme, scellée à la muraille, et formée de barreaux entrecroisés qui ne sont

qu'un peu moins serrés que ceux de la grille de la tourière. Dans l'intérieur du couvent, à environ six pouces de la grille de fer, sont placés des volets de bois noir renforcés de barres de bois peintes en jaune pain d'épice; ces petits volets sont à jointures, et ne s'ouvrent que juste de façon à laisser apercevoir le visage de la religieuse qui vient à la grille; car j'oubliais de dire que la petite loge est le parloir. La pièce du couvent qui est de l'autre côté de la grille est plongée dans une obscurité profonde, probablement afin que les yeux profanes voient le moins possible dans l'intérieur du saint lieu. Devant la grille, dans la petite loge, est placée une tablette de bois noire à hauteur d'appui » (I).

« Lorsqu'une religieuse vient au parloir, même la supérieure, elle baisse son voile noir de façon à ne laisser voir que sa bouche. La supérieure seule peut communiquer avec des étrangers. Les autres religieuses n'ont permission de voir que leur famille et très rarement leurs amies femmes; encore pour celles-ci sont-elles obligées de tenir les petits volets fermés, de sorte qu'on leur parle sans les voir » (II).

« Le costume des Dames du Saint-Sacrement est très simple. C'est une robe de serge noire à grandes manches, une guimpe de toile plate très montante, mais ne descendant que jusqu'au milieu de la poitrine qu'elle coupe carrément. Au-dessous de la guimpe, la supérieure porte un petit Saint-Sacrement en cuivre et argent, haut d'environ trois pouces. Pour coiffure, elles ont le bandeau de toile blanche descendant presque jusqu'aux yeux, et un grand voile de laine entièrement noir (I).

« La règle est très sévère. Elles font maigre toute l'année, jeûnent le carême et beaucoup d'autres temps indiqués par leur règle. Elles couchent sur la paille, dans des draps de serge, portent des chemises de serge, se lèvent toutes les nuits depuis une heure du matin jusqu'à trois pour lire le bréviaire et chanter matines » (I).

« Elles observent l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et en tout temps une religieuse prie dans la chapelle au pied du Saint-Sacrement. Jamais elles n'allument de feu. Le jeudi, elles entendent la grand'messe, vêpres et tous les offices comme le dimanche, et elles doivent toujours chanter à pleine voix tout le temps du service. Elles observent en outre scrupuleusement toutes les petites fêtes presque inconnues des gens

du monde dont l'église est prodigue. Peu d'ordres de femmes observent aussi rigoureusement les quatre vœux des religieuses : *stabilité dans la clôture, pauvreté, chasteté, obéissance* » (I).

Le dossier s'achève sur un petit plan qui veut représenter l'entrée du couvent et l'accès aux parloirs. Je n'en donne pas la reproduction, parce qu'il est assez compliqué et confus.

Si l'on se reportait aux *Misérables*, on verrait combien ces notes ont été utiles à Victor Hugo. Parfois, il les a recopiées presque textuellement, plus souvent il les a refondues et interprétées. Il y aurait toute une étude à faire et qui serait curieuse, sur ses emprunts, ses retouches, sa façon de développer une brève indication ou de mettre un mot en valeur, par exemple ce mot de *miséricorde* qui l'a frappé. Ce qui se dégagerait surtout d'une telle étude, ce serait la puissance dramatique de son génie, les grands effets qu'il tire de ces descriptions précises, mais sèches, en particulier dans le chapitre où il nous ouvre le parloir du Petit-Picpus : chez lui, cela devient terrifiant, cela fait frissonner. Qu'il n'invente absolument rien, je me garde de le prétendre. Quand il nous peint les petites pensionnaires, les couventines de dix ou même cinq ans, s'il y met bien de l'esprit et de la grâce, si quelques-uns des mots drôles qu'il leur prête peuvent être authentiques, d'autres me rappellent trop qu'il devait écrire un jour l'*Art d'être grand-père*, et qu'il aimait les enfants jusqu'à, parfois, en perdre l'esprit. Mais il est certain qu'il s'était fait documenter de droite et de gauche et autant qu'il le pouvait. Dans le manuscrit, dans le corps même du texte, est intercalée une autre page de notes, celles-là sur les réfectoires, dont il a également tiré parti et qui n'est pas de la même main que celles du *Reliquat*. S'il corrige sur celles-ci l'orthographe d'un nom, s'il y ajoute des noms ou des détails topographiques, c'est qu'il avait des moyens de contrôle, et par conséquent plusieurs sources d'information. Un jour peut-être quelqu'un les déterminera. N'en est-ce pas assez déjà pour prouver avec quelle conscience, quelle probité il a écrit l'histoire de son Petit-Picpus ? Cette histoire est de l'histoire vraie écrite par le plus grand des poètes, et de là vient qu'elle nous touche.



\* \* \*

Parce qu'elle me touche beaucoup, en effet, parce qu'elle vit à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur, j'ai voulu savoir ce qui pouvait subsister aujourd'hui des choses d'où lui était venue l'inspiration. Je ne me suis pas borné à regarder le « pan coupé ». Longtemps, j'ai erré autour du quadrilatère, par les quatre rues qui s'entrecoupent, et sans deviner à quelle porte je devais frapper pour en savoir davantage. Sur la rue du Pot-de-fer, rien que la longue muraille pareille à celle d'une prison. Rue Lhomond, de petits ateliers, une école, de vieilles maisons lépreuses qui ont peut-être des locataires. Rue Amyot, le mur d'enceinte éventré laisse voir une modeste boutique à côté d'un logis dans le style xvii<sup>e</sup> siècle qui a dû être le « petit couvent » ou en faire partie, plus bas, deux maisons neuves, deux maisons géantes, l'une habitée déjà, l'autre en construction, deux « maisons des lycéennes » pour les jeunes filles de province qui viennent faire leurs classes à Paris. Enfin, rue Tournefort, sur la longue façade aussi triste et noircie que celle de la rue du Pot-de-fer, je voyais bien trois portes numérotées 14, 16 et 18, mais non ce numéro 12 dont parle Hugo.

C'est que le numérotage a été un peu modifié. Le jour où je me suis risqué à pousser la lourde porte séculaire du numéro 16, je me suis, comme on dit, reconnu tout de suite. J'étais sous le grand porche au plafond en partie vitré : à droite, la loge et, au bout d'un ténébreux couloir, l'escalier « fort étroit » entre des murs dont le « badigeonnage » ancien a pu être « jaune clair » ; en face, la cour où l'herbe pousse entre les pavés, qui a d'un côté une porte sur le jardin, et qui de l'autre mène à la chapelle ; tout cela si déteint ou si verdi, si pénétré d'humidité et de vétusté ! Mais le corps de logis où je venais d'entrer, sans rencontrer âme qui vive ni entendre aucun bruit, ce n'est plus le couvent ; les parloirs du premier étage et le pensionnat sont aménagés en pauvres logements qui trouvent, du reste, à se louer comme ceux de la rue Lhomond. J'entrevois le vrai Petit-Picpus sans encore y être tout à fait. Et pouvais-je espérer davantage ? Hugo ne dit-il pas qu'aucun homme n'y était reçu ?

Un jour pourtant, d'une main blanche et fine, sur un papier à en-tête de l'archevêché de Paris, le plus affable, le plus bien-

veillant des prélats voulut bien écrire sous mes yeux quelques lignes à « Ma Révérende Mère prieure du Saint-Sacrement » qui allaient m'être le « Sésame, ouvre-toi ». Et me revoilà sous le grand porche. La loge, cette fois, n'est pas vide ; je présente ma lettre et ma requête, la concierge décroche le récepteur d'un téléphone (quoi ? le téléphone au Petit-Picpus ?...), et j'entends qu'elle annonce ma visite : « Oui, ma Révérende Mère... un monsieur qui voudrait vous parler... qui vient de l'archevêché... » Elle raccroche le récepteur : « Vous pouvez vous rendre au parloir. — Mais où est-il ? — Descendez la rue Tournefort, tournez à droite dans la rue du Pot-de-fer, vous verrez la porte au coin de la rue Lhomond. Il y a une sonnette. »

Au coin de la rue Lhomond ? Dans le pan coupé ? Oui, justement, dans le pan coupé, à la place de la porte condamnée que Valjean essayait en vain d'ouvrir, et qui m'avait paru, quand j'étais par là, aussi hermétiquement fermée que de son temps. Là où étaient les ruines et la baraque de Fauchelevent, là est depuis longtemps déjà le parloir, qui n'a plus rien de bien sinistre. Sa grille est un quadrillage de bois épais à travers lequel le regard pénètre sans trop de peine, et, par delà le quadrillage, des fenêtres laissent apercevoir les arbres du jardin, — du jardin d'où ne monte plus aucun rire d'enfant.

J'y suis venu deux fois. Plus heureux que Hugo, j'ai vu ou du moins entrevu deux des « femmes graves et simples », deux des « créatures tremblantes et confiantes, humbles et augustes », qu'il n'avait pu voir qu'en rêve. Et je n'oublierai ni la bonté de l'accueil, ni la patiente complaisance avec laquelle il fut répondu à mon trop long questionnaire. Ces réponses et une petite notice imprimée qui me fut remise m'ont permis de contrôler sur plus d'un point le témoignage de Hugo et de vérifier l'exactitude de son récit. Sauf que pour elles le lieu de la sépulture n'est plus, et n'a peut-être jamais été le cimelière Vaugirard, mais le cimelière Montparnasse où depuis une vingtaine d'années elles ont un caveau, sauf qu'elles font beaucoup de travaux à l'aiguille dont il n'a rien dit, sauf aussi quelques bien légers adoucissements aux austérités de la règle, — voile noir un peu moins baissé au parloir, durée un peu réduite de la réparation, — les Bénédictines de la rue Tournefort sont toujours telles qu'il les a peintes. Comme autrefois,

la cloche appelle chacune d'elles par une sonnerie particulière, et elles n'entrent les unes chez les autres qu'après avoir dit : « Loué soit et adoré... » Comme autrefois, elles observent toute l'année l'abstinence, ne se parlent qu'à de rares minutes, et se lèvent toutes les nuits à une heure et demie pour prier. Elles sont toujours celles qui prient et qui expient pour autrui.

Depuis mes deux visites au parloir, je suis entré dans leur chapelle, si petite, si modeste, — et si peu fréquentée! A travers les barreaux du chœur, que ne masque plus un rideau de serge haut de sept pieds, j'ai entendu leurs voix faibles et pures comme des voix d'enfants. J'ai entendu aussi leurs petites toux qui se font écho : quelle santé de femme résisterait à une telle vie, dans l'indigence et le froid d'une telle demeure? Combien sont-elles encore? Je ne sais au juste; très peu nombreuses, en tout cas. Tout leur manque. Peu à peu, elles ont dû aliéner les trois quarts de leur domaine. Peu à peu, le monde dont elles s'isolaient, les enserre, les presse, les déborde, monte à l'assaut de leur refuge. Leur jardin n'avait jamais été très vaste, jamais aussi vaste que se le figurait Hugo, jamais comparable à ceux des Feuillantines et des Ursulines qui avaient deux ou trois cents mètres de long et s'étendaient jusqu'à la rue Rataud; il s'est rétréci d'année en année, grignoté par le commerçant et l'architecte. Leur allée de peupliers et les verdure du petit couvent ne sont plus. En me penchant à une fenêtre de la colossale « maison des lycéennes » qui achève de se construire, je voyais le peu qui leur reste : quelques arbres ou arbustes, quelques plates-bandes, et non plus toute la « croix posée sur une roue » à laquelle Hugo comparait les allées divergentes, mais à peine une moitié de cette croix. Elles ne sont même plus à l'abri des regards curieux, puisque des hautes maisons neuves ils peuvent plonger sur elles et sur la clôture comme sur le jardin.

Bientôt, sans doute, elles auront disparu. Elles sont quelque chose qui meurt. Il y a une vingtaine d'années, la loi des Associations les avait expulsées de chez elles : n'étaient-elles pas d'un « ordre enseignant »? Comme il y avait un demi-siècle ou davantage qu'elles n'enseignaient plus, leur retour fut « toléré » en 1907. Mais la vie, plus forte encore que les lois, les aura bientôt et à tout jamais chassées. Leur maison

ne vivra plus que dans *les Misérables*, sous le nom de Petit-Picpus, d'une vie immortelle, il est vrai, mais purement idéale.

Ne faut-il point le regretter? Je sais que, quand on jette les yeux sur de vieux plans de Paris et en particulier sur ceux de la région comprise entre le Panthéon, le Luxembourg, le Val-de-Grâce et les Gobelins, on est surpris et presque effrayé de voir qu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle il n'y avait guère là que des couvents. On se dit qu'après tout Hugo n'a pas eu tort, au début de sa belle *Parenthèse*, de protester au nom de la raison, de revendiquer les droits de la science et du progrès, de dénoncer le désaccord entre la vie contemplative et les exigences de la vie moderne. Mais les deux choses sont-elles donc inconciliables? Aujourd'hui, dans cette même région de Paris, à côté de rares couvents qui ont survécu comme repliés sur eux-mêmes, se dressent de toutes parts les écoles, les laboratoires, les instituts scientifiques. *Cela* n'a pas empêché *ceci* de naître et de se développer : pourquoi *ceci* tuerait-il *cela*? La maison où l'on prie ne peut-elle vivre près de celle où l'on pense et où l'on cherche? La prière et la science ne sont-elles pas deux aspirations à l'infini?

ANDRÉ LE BRETON.